

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DEUX DUCHESSES

DEUXIÈME PARTIE—L'INTENDANT BERNARD

VI — RENCONTRE INATTENDUE

Décidément, Louis Clermont commençait à ressentir une agitation nerveuse des plus caractérisées.

Outre qu'il courait un grand danger, puisqu'il y allait de sa tête, si la moindre indiscretion était commise, et, à présent, une demi-douzaine de personnes devaient être dans le secret qu'il avait cru si bien enseveli, — on se rappelle à quel prix sanglant, — entre Cochillo et lui. Outre, disons-nous, qu'il courait un grand danger, il se voyait joué, et c'était là, peut-être, ce qui lui causait le plus de fureur.

Chacun a sa prétention ici-bas, et sa vanité.

Or, la prétention du vieux bandit c'était de jouer les autres, et sa vanité de se croire plus malin que tout le monde.

Sous l'action de ces deux sentiments, — la peur et l'humiliation, — il commençait à perdre un peu de son admirable sang-froid.

Il voyait moins clair.

Il hésitait, il tâtonnait.

Il en venait à douter de son étoile. Les idées de violence le gagnaient.

De folles envies lui prenaient de brutaliser la situation et de lui arracher par la force, imprudemment, ce qu'il ne pouvait prendre par la ruse et la patience.

Au fond, il sentait bien que les heures, que les minutes étaient comptées.

Si la Mariquita s'était trouvée en face de la duchesse et

d'Annette, il avait dû y avoir un éclat épouvantable. Et la preuve que cet éclat avait eu lieu, c'est que Cochillo et sa femme avaient quitté l'hôtel; c'est qu'Annette était partie avec la Marquise.

Dans ces conditions, dans une situation aussi effroyablement tendue qu'il devinait bien qu'elle devait l'être, tout était à craindre.

Et il s'agit !

Mais, en craignant, il rageait !

Néanmoins, il ne lui restait plus qu'une démarche à tenter.

C'était du côté de sa femme et de son fils, ce qui ne lui souriait guère.

Sur ses ordres, la voiture s'achemina vers la rue des Trois-Couronnes.

Arrivé à une certaine distance, il descendit de son véhicule, qu'il renvoya, après avoir payé le cocher.

Puis, pédestrement, les mains dans ses poches, le nez au vent, comme un bon bourgeois qui flâne après son dîner, il entra dans la rue, et se rendit d'un pas lent, l'œil aux aguets, à la maison occupée par sa famille.

— M. Gaston Lapierre est-il chez lui? demanda-t-il au vieux portier boiteux, que nous avons vu dans la première partie de ce récit.

— Non, monsieur, il est sorti.

— Ah! c'est fâcheux! Rentrera-t-il bientôt?

— Je ne m'en sais rien... Il ne m'a rien dit.

— Est-ce que Mme Lapierre serait sortie aussi?

— Mme Lapierre... Non. Elle est chez elle.

— Seule?

— A cette heure-ci, évidemment. Les ouvrières ont fini leur journée depuis longtemps.



— Et vous qu'avez-vous décidé?

— Moi, je vais mourir.

— Alors je vais monter chez elle...

— Vous connaissez l'étage ?

— Au quatrième, je crois.

— Oui, la porte en face. D'ailleurs, il y a une plaque de cuivre.

— Ah ! très-bien, merci !

Et Louis Clermont enfila vivement l'escalier.

Arrivé à la porte, il sonna trois fois, avant qu'on vint lui ouvrir.

Enfin, il entendit un pas hésitant, et une voix, qu'il reconnut pour être celle d'Ernestine, demanda :

— Qui est là ?

— Une dépêche pour M. Gaston Lapière, répondit l'ex-gaücho, en déguisant sa voix.

On ouvrit vivement.

Non moins vivement, il s'élança à l'intérieur, en repoussant sa femme surprise et effrayée, et ferma la porte derrière lui.

En reconnaissant son mari, et doublement épouvantée par la brutalité de cette entrée, Mme Lapière allait pousser un cri, mais Louis Clermont lui posa la main sur la bouche, en lui disant d'une voix sourde, dont il ne cherchait pas à dissimuler l'accent menaçant :

— Allons, silence ! Je le veux !

Elle essaya de se débattre.

Il la saisit par le bras, en lui enfouant les doigts dans les chaires, et approcha ses yeux étincelants des yeux de la malheureuse femme.

— Pas de manières ! lui dit-il encore.

Marchons droite... ou...

Cela était si clair que Mme Lapière devint pâle.

— Il va me tuer ! pensa-t-elle.

— Je vois que tu comprends. C'est bien ! reprit-il en ricanant.

File doux, et file droit ! Je t'y engage ! Je ne suis pas d'humour à plaisanter.

Alors, lui arrachant la lumière qu'elle tenait d'une main tremblante, il poussa sa femme devant, et tous deux entrèrent dans l'atelier.

Il était vide, en effet.

Arrivé là, il s'arrêta et regarda sa femme en promenant la bougie devant son visage bouleversé.

— Que me voulez-vous ? balbutia-t-elle ?

— Tu vas le savoir !

Il la considérait toujours très-attentivement, et parut satisfait de son examen.

Mme Lapière avait les paupières rouges et gonflées d'une femme qui vient de pleurer abondamment et longtemps, et, sous le bouleversement que lui causaient la présence et les façons de son mari, on distinguait facilement les traces d'une émotion antérieure.

— Bon, pensa-t-il. Elle sait tout, ou, du moins, elle sait quelque chose.

Nous allons rire.

Il posa la lumière sur la grande table qui occupait le milieu de la pièce.

— Monsieur, dit-elle d'une voix étouffée, mais qui reprenait quelque énergie, encore une fois que me voulez-vous ? Vous savez pourtant que je vous avais interdit de remettre les pieds chez moi.

— Ernestine, répliqua-t-il avec un accent à donner la chair

de poule, tu dois savoir que je n'aime pas à « jaspiner » inutilement.

Blaguons peu, et blaguons bien.

Où est le duc ?

Où est la duchesse ?

Où est Mlle de Kandos ?

Elle eut un frémissement ; mais ne parut pas autrement étonnée de ces questions, et Louis Clermont saisit parfaitement la nuance.

Puis, elle se redressa, et le regarda en face, en femme qui a pris sa résolution.

— Je n'en sais rien ! fit-elle.

— Ma colombe, reprit-il, ne mentons pas ! Je suis pressé.

— Je n'ai rien à dire.

— C'est ce que nous allons voir !

Il lui prit les deux poignets.

— Ernestine, j'ai quelque idée que tu ne finiras que de ma main.

— Je m'y attends !

— Toi... et ton fils !

— Misérable !

— Pas de douceurs, s'il vous plaît !

Il y eut un court silence.

Elle le regardait pâlisante, mais résolue, tandis que les doigts de fer du bandit se serraient à son poignet, lui blouissaient les chairs, faisaient gonfler les veines des mains, à croire qu'elles allaient éclater, en faisant craquer les jointures.

— Vous me torturez ! lui dit-elle d'une voix étouffée, prête à se trouver mal,

— Réponds alors, coquine, car je lis sur ton visage et dans tes yeux que tu sais ce qui m'amène.

Le duc et la duchesse ont disparu, ainsi que la bonne amie de mon fils ! nieras-tu que tu le saches ?

— J... le... sais...

Elle commençait à se tordre sous l'étreinte de l'ex-forgat et faisait des efforts surhumains pour ne pas hurler.

— Où sont-ils ?

— Je n'en sais rien... Oh ! le lâche... Laissez-moi... Je vais appeler !

— Tu veux m'envoyer à l'échafaud ?

Pense à ton fils !

Elle était maintenant tombée sur ses genoux, le visage inondé de sueur, pantelante, haletante, agitée de mouvements convulsifs, prête à s'évanouir.

Il craignit qu'elle ne perdît connaissance. Il desserra un peu son étreinte, sans pour cela abandonner sa victime.

— Tu parleras, reprit-il avec son ricanement de bête fauve, ou tu mourras !

— Je ne parlerai pas... dit-elle. J'ignore où ils sont. Je sais qu'ils sont partis, c'est tout.

— Comment le sais-tu ?

Elle se tut.

Il lui resserra les poignets tuméfiés et endoloris, avec une telle violence qu'elle poussa un cri.

Il la renversa par terre, lui mit un genou sur la poitrine.

— Tais-toi, ou je t'étouffe !

— Lâche ! infâme ! balbutiait-elle, retenant sa voix, pensant à son fils, prête à mourir, et décidée à mourir silencieuse, plutôt que de le déshonorer, en effet, en livrant son mari, qui était le père de Gaston.

— Où sont-ils ? répéta le bandit.

—Je vous dis... que je n'en sais rien... et, je le saurais... que je mourrais plutôt que de vous le dire.

—Pourquoi ?

—Parce que Gaston, parce que mon fils, ne voudrait pas que vous le sachiez... vous le savez bien.

Il était évident que Mme Lapierre était sincère.

Louis Clermont le comprit.

Il se releva, il la releva avec lui.

La pauvre femme ne pouvait se tenir sur ses jambes.

Elle allait retomber.

Il lui poussa une chaise, où elle se laissa choir, les bras pendants, paralysés par la douleur et l'arrêt de la circulation du sang.

—Ernestine, reprit-il plus lentement, avec une rage plus concentrée, vous êtes une brute ! Vous me paierez cela... et lui aussi... lui votre fils. C'est un ennemi... Carajo !

Vous devriez savoir pourtant comment je traite ceux qui me gênent ou menacent ma sécurité.

Ses dents gringaient.

—Je voulais son bonheur.

Il ricana.

—J'allais le marier à sa donzelle... Et sans moi, il ne l'épousera jamais ! Ma tête est menacée, et l'échafaud pour moi, c'est l'échafaud pour le duc... la honte pour Annette, comme la honte pour vous et pour lui... vous deviendriez des objets d'horreur... On vous chassera, on vous montrera au doigt... on vous couvrira de boue.

Moi seul puis empêcher cela... Et me voilà désarmé !

Il poussa un juron terrible et revint sur sa femme, immobile et silencieuse.

—Ah ! tu ne sais rien, reprit-il. Lui, il sait ! Je vais l'attendre et nous nous expliquerons.

Mme Lapierre frissonna dès pieds à la tête.

Une rencontre entre les deux hommes était ce qu'elle craignait le plus au monde.

Mais elle ne savait rien de plus que ce qu'elle avait dit.

Comment le savait-elle ?

C'est ce que nous apprendrons plus tard.

—Chiène ! reprit Louis Clermont, au comble de la fureur, fureur augmentée par le sentiment de son impuissance. Tu verras ce qu'il en coûte de me résister !

Je périrai peut-être... mais tu crèveras avant moi, je te le jure, et de ma main !

Il faut que je sache, ou que je me venge... Et, si je dois succomber, eh ! bien, je ne vous laisserai pas derrière moi...

Après tout, on n'est guillotiné qu'une fois.

—Monsieur, interrompit Mme Lapierre, quelque infâme qu'on soit, on ne fait pourtant pas le mal pour le mal ! Gaston, pas plus que moi, ne sait ce que vous me demandez. Il ne peut donc vous le dire, plus que moi. Faites de moi ce que vous voudrez, tuez-moi... si mon sang peut le racheter... s'il suffit à assouvir votre férocité... et votre haine... Mais, lui, lui... ne touchez pas à lui...

Fuyez, si vous vous sentez menacés... Tenez, voulez-vous que j'écrive, là, devant vous, que je me suis tuée moi-même ?...

Il me pleurera... mais... vous le respecterez, mais vous lui laisserez sa vie, si triste qu'elle soit, et le peu d'honneur et de considération que je lui ai fait... malgré vous.

Louis Clermont haussa les épaules.

Tout cela ne l'intéressait guère.

La bête fauve qui était en lui, exaspérée par les circons-

tances, avait soif de crime, en ce moment, et s'il ne s'y abandonnait pas, c'est qu'il n'avait pas perdu toute espérance.

Il se disait qu'Annette aimait Gaston, lui donnerait nécessairement signe de vie. Après avoir essayé de la menace et de la terreur, voyant que cela était inutile, il se réservait de guetter sa femme et son fils, résolu à lutter jusqu'au bout, à n'abandonner la partie qu'alors que la dernière lueur d'espoir serait éteinte.

Tout à coup, on sonna à la porte.

Mme Lapierre se redressa comme sous une secousse électrique.

—Qui peut venir ? pensait-elle. Et cet homme est là !

Louis Clermont était devenu immobile.

On sonna une seconde fois.

—Est-ce mon fils, dit-il.

—Non, il a une clef.

—Qui attendez vous ?

—Personne. Je n'ouvrirai pas !

—Il faut ouvrir.

—Pourquoi ?

—Parce qu'on m'a vu monter... et que cela pourrait donner des soupçons.

—Mais...

—Pas de mais, N... de D l... Fais ce que je dis.

Il la prit par le bras et l'entraîna vers la porte.

—Demande qui est là ? lui souffla-t-il à l'oreille.

—Qui est là ? dit-elle faiblement.

—Ouvrez, je vous en conjure ! répondit une voix de femme.

Louis Clermont eut un sursaut terrible.

—La duchesse, murmura-t-il. Je reconnais sa voix.

Allons, il y a une providence !

Il tira son poignard, et le mit sous les yeux de sa femme.

—Je vais me réfugier derrière la porte, lui dit-il bas.

Ouvre et tais-toi ! Ou je vous saigne toutes les deux, comme des poulets !

Tu m'as entendu ?

Il fit deux pas en arrière, de façon à se trouver caché par le battant de la porte qui ouvrait en dedans.

Mme Lapierre, à demi-morte de peur, et n'osant résister, car elle le savait capable de faire ce qu'il disait, ouvrit d'une main qui tremblait.

Clermont ne s'était pas trompé.

C'était bien la duchesse, vêtue de noir des pieds à la tête, le visage couvert d'une épaisse voilette qui cachait ses traits.

—Vous, madame, fit Ernestine, en reculant, ne sachant ce qu'elle devait faire, prête à lui orier :

—Fuyez !

—Oui, j'ai à vous parler. Je vous en prie, écoutez-moi ! répondit Jeanne d'une voix altérée. Êtes-vous seule ?

—Oui, répliqua la femme du forgeron, si bas que c'est à peine si on l'entendit, sans refermer la porte, de peur qu'on ne vit son mari, collé contre le mur, le couteau à la main, et caché dans l'ombre.

Elle se dirigea vers la pièce qui servait d'atelier et qui était la première en entrant.

Dès que les deux femmes se furent éloignées, Louis Clermont referma sans bruit la porte du pallier, et, quittant ses chaussures, s'avança à pas de loup, près de la porte de la chambre où il colla son oreille, Mme Lapierre l'ayant refermée derrière elle, après que la duchesse y eut pénétré.

VII

OR, VOICI CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ

Mais, avant d'aller plus loin, il est temps de raconter ce qui s'était passé entre les divers personnages à la poursuite desquels Louis Clermont se lançait, poussé par un intérêt facile à comprendre, et qui n'était pas, pour quelques uns, celui de la plus tendre amitié.

On se rappelle que nous avons laissé Cuchillo au moment où il allait tout avouer à sa femme, en présence de Mariquita et de Mlle de Kandos, qui était entrée dans le salon, sans que personne s'en aperçût.

La situation était tragique, plus tragique que ne l'eût voulu Mariquita, plus tragique et autrement qu'elle ne l'avait conçue.

Cuchillo aimait profondément Jeanne, la « petite duchesse, » ainsi qu'elle s'était surnommée elle-même.

Cet amour, le contact de cette créature bonne et pure, autant que belle, l'avaient peu à peu converti, ramené au bien, ou, plutôt, avaient réveillé en lui les sentiments généreux qui dormaient au fond de son cœur, et qu'une longue vie de honte, parmi des hommes de sang et de boue, n'avait pu complètement éteindre.

Cuchillo, ainsi qu'on a pu le constater, n'était ni un méchant, ni un vicieux.

O'était un malheureux.

Faible de caractère, ardent de passion, supérieur à la position que le sort lui avait faite dans la vie, il avait succombé aux entraînements d'une sorte de fatalité, et avait commis des crimes qui s'étaient engendrés mutuellement, par la logique de toutes les chutes, sans avoir ni le cœur, ni le tempérament d'un criminel.

Or, depuis qu'il aimait Jeanne ; depuis qu'il avait appris, au lit de mort de son père, qu'il était le meurtrier de son propre frère ; depuis que le calme relatif de son existence et le bien-être lui laissaient quelque repos, il était rentré en lui-même.

L'horreur l'avait saisi de son passé et de son présent.

L'idée qu'il trompait cette adorable femme qui était devenue sa femme ; que c'était un autre qu'elle aimait en lui et qu'elle le chasserait, avec mépris et dégoût, si elle connaissait sa véritable personnalité, le rongait comme ces caustiques qui dévorent toutes les chairs qu'ils touchent.

O'était une souffrance intolérable.

Il se sentait meilleur, et il se sentait maudit.

Puis, il se disait qu'il était un infâme d'avoir uni, à sa destinée misérable et coupable, la destinée de l'ange qui portait le faux nom dont il s'était affublé, pour devenir riche et rentrer dans la société des honnêtes gens.

Bien des fois, son affreux secret lui avait brûlé les lèvres.

Bien des fois, il avait été sur le point déjà de tout dire à Jeanne, de lui demander pardon, de lui demander grâce !

Et, s'il se taisait, c'était par pitié pour elle, non pour lui, afin de ne pas troubler son bonheur ; — se disant que ce bonheur était un devoir pour lui, sa seule manière de racheter ce qui pouvait se racheter de l'odieux de sa conduite passée.

Quand il vit que Mariquita allait l'arracher à la duchesse, allait les séparer, que rien ne pourrait empêcher cette catastrophe ; quand il vit la douleur de la jeune femme, il n'hésita plus.

— Elle me méprisera, se dit-il, et elle en souffrira moins.

Moi, je vais mourir ; mais je lui aurai donné la dernière preuve, et la suprême, de mon amour.

Elle condamnera l'homme, elle le chassera.

Mais elle apprendra combien je l'aimais.

Elle apprendra que ma vie, c'était elle, elle seule ; et que j'ai su mourir, en lui disant la vérité, le jour où je pouvais me sauver, en persistant dans un mensonge, qui me séparait d'elle.

Ce fut d'abord, au milieu d'un silence profond qu'il commença le récit détaillé de sa vie.

Mariquita, dominée par la situation, honteuse du mal qu'elle faisait, sans en avoir prévu les conséquences, désespérée de voir à quel point il en aimait une autre et combien, désormais, elle était loin de son cœur, l'écoutait la tête baissée, pâle et palpitante, ne sachant plus, pour ainsi dire, pourquoi elle était venue et ne songeant à rien, tant elle était malheureuse, pour la première fois, tant elle souffrait d'une souffrance qui lui était nouvelle, inconnue.

Elle ne se reconnaissait pas elle-même.

Qui lui eût dit qu'elle verrait devant elle une semblable rivale, et qu'au lieu de la poignarder elle plaindrait l'homme qui la lui préférerait.

Quant à Jeanne, immobile, les yeux grands ouverts, elle regardait son mari, semblable à une statue.

Lui, ne voyait plus rien.

Il parlait, ou plutôt sa conscience parlait.

Il ne songeait ni à se défendre, ni à s'accuser.

Pour cela, il eût fallu espérer, et il n'espérait plus.

Il s'était condamné.

Il était résolu à mourir.

C'était la confession d'un agonisant, d'un mort.

Au moment où il raconta comment il avait tué Paul de Kandos, pour venger la Mariquita ; comment ce duel, qu'il croyait loyal, était devenu un meurtre, un assassinat, par le calcul et l'intervention de Louis Clermont ; comment, en succombant, Paul de Kandos lui avait jeté à la face ce mot terrible :

— Assassin !

Une forme se dressa brusquement devant lui, effrayante, le bras levé, la main tendue, et une voix répéta :

— Assassin ! Assassin ! Assassin !

Cuchillo recula devant cette apparition.

C'était Annette, Annette qui écoutait, qui entendait tout, et qui, le visage décomposé, les yeux étincelants, semblable à quelque Némésis vengeresse, l'écrasait de sa haine et de sa douleur.

Mariquita, arrachée à sa torpeur par ce mouvement et ces paroles, releva la tête et regarda avec une surprise profonde cette jeune fille qu'elle ne connaissait point et dont l'aspect réellement extraordinaire excita à la fois sa terreur et son admiration.

C'est qu'en effet, à cet instant, Annette était d'une beauté effrayante.

Son visage énergique et gracieux à la fois révélait une telle intensité de passion que tous la regardaient comme fascinés.

On eût dit qu'une transformation venait de s'opérer en elle.

O'était bien Mlle de Kandos, mais c'était aussi une autre femme.

Son sang oréole, ce sang violent et chaud qu'elle devait à sa mère, et que le sang moins sauvage de son père avait à peine calmé, était monté à son visage, allumait son regard, rougissait ses lèvres.

Elle ressemblait absolument à la Mariquita.

— Qui êtes-vous ? s'écria celle-ci, en se jetant d'instinct

entre Annette et Cuchillo, le sentant menacé, ayant peur pour lui et oubliant tout pour le protéger.

Jeanne n'avait pas bougé.

Elle était restée immobile, le visage empreint d'une expression difficile à définir, où la douleur, la sévérité, le mépris, le désespoir, se confondaient, sans qu'il fût possible de savoir celui de ces sentiments qui l'emportait.

Il y avait en elle quelque chose du juge qui va prononcer, et, pourtant, personne n'eût su dire quel serait le jugement qui allait sortir de ses lèvres pâlies et hermétiquement jointes.

Quant à Cuchillo, il regardait Annette, surpris de sa présence, sans bravade, presque insensible à tous les nouveaux coups qui pouvaient le frapper.

Le cri de la Mariquita et son geste détournèrent le regard d'Annette.

Il se reporta sur la Mariquita.

— Qui je suis ? répéta-t-elle d'un ton farouche. Je suis Mlle de Kandos, la seule ici qui ait le droit de porter ce nom, avec vous ma mère, — car je suis la fille de Paul de Kandos et de la Mariquita !

Je suis la fille de celui que ce misérable a assassiné... et ce monstre a pu m'entendre l'appeler :

« Mon père »

Il a pu me serrer dans ses bras, tout dégouttant du sang de Paul de Kandos !

Les mots sortaient de ses lèvres, hachés et coupants comme des coups de cravache.

— Ma fille ! balbutia la Marquesa.

— Oui, ma mère ! répondit la jeune fille avec un accent singulier.

Elle s'arrêta, la regarda.

Ses nerfs se détendaient.

Son expression se transformait.

Elle tordit ses mains, son sein se souleva pour un sanglot, qui ne put sortir.

— Oh ! ma mère ! ma mère ! — murmura-t-elle, parlant à elle-même, bien plus qu'à la Mariquita, — est-ce ainsi que je devais te retrouver ?

Elle chancela.

La Mariquita la saisit dans ces bras, pour la soutenir, la considérant, émue et comme hors d'elle-même, avec une sorte d'admiration et de timidité aussi.

Jeanne s'approcha.

Elle avait la pâleur et la rigidité du marbre.

Ses mouvements étaient lents.

— Madame, dit-elle en s'adressant à la créole, d'une voix ferme, bien que sourde et comme abaissée d'un ton, — emmenez cette enfant. Elle en a assez entendu. Elle n'en a que trop entendu !

Vous êtes sa mère. Vous seule, ici, avez le droit de lui parler, de veiller sur elle, de l'aimer.

Emmenez-la.

Soyez sans crainte. Nul ne vous conteste vos droits et votre titre.

Tout vous sera restitué.

Demain, vous rentrerez dans cet hôtel, pour ne plus en sortir... Je l'aurai quitté, avant une heure.

Laissez-moi cette heure, pour entendre ce qu'a encore à me dire... mon mari... et pour prendre les dernières résolutions, et les dernières dispositions.

La Mariquita, sans abandonner Annette, s'était retournée et regardait Jeanne, sans colère, mais hésitante.

— Madame, fit Jeanne, je vous en prie ! Laissez-nous seuls.

Il y avait de la prière et il y avait de l'autorité dans la voix de Jeanne.

Il y avait surtout une dignité touchante, qui alla au cœur de la Marquesa.

— Viens, mon enfant, dit-elle doucement à l'oreille de la jeune fille.

Et, l'entraînant sans résistance, car Annette, maintenant, étouffait avec peine ses sanglots et semblait avoir perdu son énergie, les deux femmes sortirent du salon.

Cuchillo n'avait pas fait un mouvement, n'avait pas dit un mot pendant tout ce temps.

Il tenait son visage caché dans ses deux mains.

Lorsque la mère et la fille eurent disparu, Jeanne se retourna vers son mari, sans s'en rapprocher.

— Achevez, lui dit-elle lentement. J'ai besoin de tout entendre, de tout savoir.

Il frémit des pieds à la tête, et laissa retomber ses deux mains.

— J'achève, fit-il d'une voix étouffée.

(A CONTINUER.)

Commencé le 18 Mai 1887 — (No 386).

A NOS LECTEURS

Nous prions nos abonnés et nos lecteurs de prendre en considération les immenses avantages que nous offrons présentement et d'en faire part à leurs amis. Voyez la dernière page.

Pour avoir droit à ces primes il suffit de payer un abonnement ou de le renouveler à échéance.

VARIÉTÉS

Entre bonnes amies :

— Est-ce que vraiment la petite baronne, qui pose en amateur, possède des antiquités pour de bon ?

— Oh ! son acte de naissance, d'abord !

* * *

Robinard n'est pas très généreux.

Il se plaignait l'autre jour d'un ami qui, paraît-il, abuse des droits de l'hospitalité :

— Autrefois, il se contentait de dîner chez moi deux ou trois fois par semaine...

— Et maintenant ?

— Maintenant, il dîne chez moi quatre ou cinq fois par jour.

* * *

Calino est domestique chez M. X...

Celui-ci, agacé par ses continuelles stupidités, lui a dit de tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler.

Hier, M. X... était dans son cabinet. Survient Calino qui se plante devant lui et commence à tourner sa langue dans sa bouche, suivant l'ordonnance.

— Qu'est-ce donc, parle ! fait le maître impatienté.

— M'sieu, dit Calino après avoir religieusement accompli le nombre de tours prescrits, c'est madame qui vient d'avaler une épingle...

LES FORÇATS DE L'AMOUR

TROISIÈME PARTIE — BALBIANINO

III

—Vous avez le temps de réparer tout cela, madame. Otez-vous de l'esprit ces folies, devenez une femme occupée de ses devoirs et des intérêts réels de la vie.

Cette époque est sérieuse, elle demande de la gravité, elle demande de la réflexion. Tout ce qui porte un cœur doit s'en servir à présent, non pour un amour extravagant et égoïste, mais pour se dévouer.

—Et pour qui me dévouer ? Qui m'aime ? A quoi suis-je bonne ? N'ai-je pas brisé tous mes liens ? Ne suis-je pas méprisée, ne suis-je pas même haïe ? Ai-je mérité autre chose ? Ma famille, ceux qui furent mes amis ne me rejetteraient-ils pas ?

Hors vous, dont l'indulgence dépasse encore la vertu, si c'est possible, qui pense à moi ? Vous ne me repoussez point, vous m'accueillez, et cependant je vous ai fait du mal, j'ai augmenté vos douleurs, je vous ai méconnue, cependant je suis une pécheresse, une misérable !

—Je ne me souviens de rien, d'aucun tort que vous ayez eu envers moi, et je n'ai pas grand mérite à vous pardonner, en priant Dieu de vous pardonner aussi.

—Bonne, toujours bonne ! Allons, voici l'heure, je vais monter. Attendez-moi, je vous en supplie ; j'aurai besoin de vous à mon retour.

Aurore était déjà rentrée chez elle.

IV

Le pavillon qu'habitaient les trois dames n'était séparé du portique que par quelques marches et une petite plate-forme.

La marquise, en quittant sa chambre, qui donnait de plain pied en bas de cet escalier, s'arrêta un instant.

La lune, plus belle encore que la veille, éclairait jusqu'aux derniers détails du paysage, et les villas de marbre se détachaient comme de blanches et élégantes fantômes de leurs cadres de verdure.

Sur les montagnes, quelques feux indiquaient l'invasion des troupes marchant avec précaution dans ces contrées où une trahison était si facile.

Sur le lac, des lumières se croisaient et probablement aussi quelques bataillons s'avançaient vers les derniers bassins, afin de s'en rendre maîtres.

Cependant le silence régnait partout. On n'eut pu croire à une guerre acharnée dans ce calme parfait et solennel.

Le portique, en face d'elle, élevait sa masse sombre sur le ciel lumineux. Les volets, hermétiquement clos ne laissaient pas filtrer la moindre clarté au dehors. Sans doute, le marquis était dans son cabinet, justement en face.

La marquise acheva de monter, s'arrêta encore un instant pour regarder, puis elle frappa à la porte qui s'ouvrit aussitôt.

En mettant le pied sur le seuil, la chaleur la suffoqua : elle se recula en arrière.

Cinq ou six candélabres chargés de bougies formaient une illumination brillante. Chacun d'eux était posé devant un des portraits placés autour de la chambre et que celui du premier des Bressa, du destructeur des moines, dominait tous.

Les rideaux et les fenêtres entièrement fermés, et la flamme

des bougies causaient une chaleur excessive ; l'atmosphère devenait insupportable dans cette saison brûlante.

Le marquis ne semblait pas s'en apercevoir.

Il avait beaucoup écrit : plusieurs paquets cachetés étaient jetés sur son bureau, et une longue lettre était commencée à côté de celle qu'il avait reçue le matin, dont elle était probablement la réponse.

—Entrez, madame, dit-il aussitôt qu'il aperçut Fiorina.

Il s'effaça pour la laisser passer, puis il ferma la porte, poussa doux de ses grands verrous italiens qui tiennent toute la largeur du panneau.

Non content de cette sûreté, il donna deux tours de clef à la serrure, ôta cette clef, la mit dans sa poche, et puis, par réflexion, sans doute, la jeta au milieu d'un « brasero » allumé au coin de l'appartement.

—Cela sera mieux ainsi.

—Mon père, reprit Fiorina en s'efforçant de sourire, ce que vous avez à me communiquer est donc bien mystérieux ?

—Très mystérieux, en effet, et vous n'en douterez pas tout à l'heure. D'ailleurs, je n'aime pas à être dérangé !

L'air du vieillard en prononçant ces mots était sinistre. Il fixait sur la marquise un oeil investigateur, qu'elle soutint sans baisser le sien.

—Nous allons causer, madame, causer d'affaires de famille devant ces aïeux qui nous regardent et qui nous entendent.

—Il me sera impossible de rien dire et de rien entendre, si vous ne me donnez un peu d'air, monsieur : je suffoque !

—Oh ! cela se passera, vous vous y ferez comme moi. Veuillez vous asseoir.

La marquise prit un siège et le plaça à côté du bureau, ainsi qu'il le lui indiqua de la main.

—Madame, nous allons, si cela ne vous contrarie pas trop, remonter à des temps éloignés, à l'époque où mon fils eut le bonheur d'obtenir votre main, vous ne l'avez point oubliée, sans doute ?

—Non, monsieur.

—Vous rappelez-vous la conversation que nous eûmes ensemble après votre mariage ?

—Parfaitement.

—Qu'est-ce que j'eus l'honneur de vous dire ?

—Que pour vous l'honneur de votre nom passait avant la fortune, avant la vie ; que l'honneur de ce nom m'était confié ; que vous me demandiez en grâce de le rendre intact, comme je le recevais, et que, si je manquais à cet engagement, nul autre que vous n'en tirerait vengeance.

—Très-bien ; je vois que vous avez la mémoire excellente.

—Fort bonne et pour toutes choses.

—Que me répondez-vous ?

—Que j'acceptais d'avance le châtimement, si je le méritais jamais ; que cependant il me serait bien difficile de laisser sa réputation plus compromise que celle du premier Bressa, votre illustre maître, le fondateur de ce nom dont vous étiez si fier.

Il passait généralement pour un voleur, un assassin, un violeur de filles, un profanateur d'églises et un ivrogne de profession, ce qui était la moindre de ses peccadilles.

—De mieux en mieux : vous vous rappelez j'usqu'au dernier mot. Ensuite ?

—Ensuite je quittai Milan et je vous laissai à Balbianino, d'où vous ne vouliez plus sortir. Vous fîtes jurer à mon mari qu'il veillerait sur moi, qu'il me garantirait des dangers de la jeunesse, et que si je succombais, malgré ses efforts et sa

surveillance, il ne laisserait pas ce crime impuni, quo je le paierais de ma vie.

—Vous n'avez rien oublié. Votre mari vous emmena ensuite et je demurai seul, livré à mes réflexions, à mes travaux, à mes rêves, comptent sur sa promesse et sur la vôtre.

Comment les avez-vous tenues tous les deux ?

La marquise ne s'attendait pas à cette question : elle fit un mouvement en arrière.

—Ah ! s'écria-t-elle, où en voulez-vous venir, monsieur ?

—Vous ne le devinez pas, madame ? vous ne comprenez pas que vous êtes devant votre juge et qu'il vous faut lui répondre ?

Lussemborg et aveugle créature qui vous êtes laissé prendre à des promesses, alors que vous vous saviez si coupable !

Vous n'avez rien oublié cependant, puisque vous vous rappelez si bien aujourd'hui.

—Comment, monsieur, vous, le gentilhomme par excellence, vous l'esclave de votre honneur, vous m'avez trompé ! Je suis venue ici de bonne foi, et vous me tendiez un piège ! Vous ne me le ferez pas croire, vous voulez m'effrayer.

Le vieux marquis leva les épaules, comme par un mouvement de pitié, et chercha la lettre qu'il avait reçue le matin.

—Voici qui va vous convaincre, poursuivit-il ; mais auparavant je vous dois une explication complète.

Vous m'avez échappé jusqu'ici, grâce à la retraite où je suis plongé, grâce à l'insouciance de votre mari, qui n'eut qu'un instant d'énergie et s'en lassa bien vite. Vous ne valiez pas la peine qu'il vous punît, prétend-il.

Mais son nom, mais son honneur, celui de sa race ! « Je suis content, tout est bien ! » me répondait-il lorsque je lui parlais de vous. J'étais donc tranquille alors.

Il y a un mois, mon vieil ami le comte Perruchi me réveilla de ce sommeil par quelques phrases de condoléance sur votre retour à Milan. Je ne les comprenais pas absolument, mais s'en fut assez néanmoins ; je demandai par le même courrier une explication au comte, en même temps que je vous appelais près de moi.

Je voulais vous tenir dans cette maison.

La marquise frissonna sous son regard, malgré la sueur dont son front était baigné.

—Perruchi me répondit par des propos du monde, par des bruits vagues sur votre conduite, par des amours publics à Naples, à Venise, par des voyages mystérieux à la suite d'un aventurier échappé des cachots de l'inquisition d'Etat.

Ceci ne me suffisait pas : je tenais à rendre une stricte justice, je voulais une certitude ; je la demandai au comte et je l'ai reçue ce matin ; la voilà !

—Voyons donc cette lettre, monsieur ; aussi bien vous vouliez me la montrer, je crois ?

—Oui, madame, et c'est le commencement de l'expiation ; vous verrez quel homme vous aimez et ce qu'il pense de vous.

La marquise ne voulait pas s'humilier, elle faisait bonne contenance ; pourtant elle était si troublée qu'elle y voyait à peine et qu'elle eût besoin de quelques instants pour recueillir ses forces.

—Lisez donc, madame, j'attends !

Voici ce qu'elle lut :

« Vous l'exigiez, mon vénérable ami, j'ai dû vous obéir ; quel que douleur que j'éprouve à déchirer votre cœur par les révélations épouvantables, il faut m'y résigner.

« Nous nous connaissons depuis soixante ans, tous les deux

nous avons les mêmes principes et les mêmes idées inflexibles sur l'honneur ; ce que je fais aujourd'hui pour vous, vous le feriez pour moi j'en suis sûr, si, ce qu'à Dieu ne plaise, semblable occasion se présentait dans ma vie. Armez-vous de courage, car la blessure sera profonde.

« Ce nom dont vous êtes idolâtre, une femme, une misérable l'a souillé de boue et de sang, tandis que votre fils promène sa lâcheté et son insouciance, sans s'occuper de ce qu'elle a fait et de ce qu'elle fera.

« Cette femme a plus que les vices ordinaires à certaines femmes de notre caste. Les galanteries sont les moindres de ses fautes. Fiorina Cenci est à la fois une Messaline et une Clytemnestre. Elle déshonore son mari et elle donne à ses amants l'ordre de l'assassiner.

« Selon vos désirs, j'ai fait des recherches minutieuses : je me suis rendu à Venise, et le hasard m'a placé en face de celui à qui elle a commandé ce crime, du complice de ses derniers désordres. Je n'ai pas eu de peine à le faire parler ; c'est de lui-même et de cent témoins que je tiens ce que je vais vous dire... »

—Mon Dieu ! murmura la marquise, c'est donc lui qui m'a livré !

—Poursuivez, madame, reprit la voix impérieuse du marquis.

Le comte Perruchi racontait alors toute l'histoire de Naples, celle qui s'était passée à Rome, puis les scandales de Venise, les voyages, le dédain dont Armand la couvrait.

« Il ne l'a jamais aimée, il me l'a dit, ajoutait le vicillard, il la méprisait... »

—Oh ! mon Dieu ! jamais aimée, répéta la pauvre créature au milieu d'un sanglot, jamais aimée !

Après, elle reprit sa lecture, qu'elle ne faisait plus pour obéir à son juge, mais pour elle, sans s'inquiéter de sa présence ; elle la dévorait avec cet acharnement que mettent certaines natures à se déchirer elles-mêmes.

« Il ne l'a jamais aimée, il la conservait comme un esclave, comme un trophée, comme un jouet : une grande dame ayant tout quitté pour lui, bâtard, cavalier d'aventure, jeté dès sa naissance en dehors de la société, à laquelle il faisait une guerre à mort !

« Cet homme, sans aucune ressource, ne vivait, assure-t-on, que de friponneries. Je dois ajouter qu'il le fit énergiquement et qu'il rejette toutes les fautes de ce genre sur un certain Casanova, son ami et son compagnon.

« Quoi qu'il en soit, votre belle fille n'a rien ignoré,

« Cette existence indigne a duré longtemps ; elle durerait encore s'il ne l'avait chassé, car il ne l'a pas trompée un instant en lui montrant un amour qu'il n'éprouvait pas.

« Elle a tout subi, tout supporté, les humiliations, les avanies, elle a parcouru l'Europe à sa suite, traînant son nom illustre, qu'elle n'a pas cessé de porter : il le voulait ainsi, elle n'avait pas d'autre charme à ses yeux.

« Pas un jour ne s'est passé sans que cet homme, qui n'a même pas pour père le dernier « fascino » de la place, ait insulté, foulé aux pieds la marchesa Bresca, l'héritière des Cenci. Elle s'y est soumise, puisqu'à cette condition seule il lui permettait de rester près de lui. »

—Vous l'aimiez donc bien, madame, qu'il vous a rendue si lâche et si infâme ?

Madame Bresca reploya lentement cette lettre dans les plis profondément marqués par les ongles de son beau-père. Elle ne pleurait plus ; une désolation immense était entrée dans son

être. Elle eût fait pitié à tout autre qu'à cet implacable vieillard. Il la laissa ainsi un instant anéantie devant lui, avant de lui donner le coup de grâce, et, lorsqu'il eut contemplé cette misère, il reprit :

— Que dites-vous de cette lettre, madame la marquise ?

— Je dis, monsieur, que c'est bien infâme !

— Elle n'est donc point véritable ?

— C'est la vérité de point en point.

— Vous avouez tout ?

— J'avoue tout, monsieur, et non-seulement je l'avoue, mais je m'en fais gloire, car un amour semblable, dans un caractère tel que le mien est à la fois le châtiement le plus horrible et la réhabilitation la plus complète.

— Quoi ! tant de honte, tant de bassesse, tant de dégradation ! Vous osez appeler cela de l'amour ! vous osez parler de réhabilitation devant moi, devant moi votre juge !

— Eh que m'importe votre arrêt ! que me font vos injures et la mort que vous me donnerez tout à l'heure, sans doute ! Pour moi, sachez-le bien, en ce moment suprême, et je voudrais que l'univers entier pût m'entendre, pour moi il n'existe plus rien au monde que lui. Tout le reste a disparu.

Je ne sais plus ce qui est bien ou ce qui est mal : ce qui est bien est ce qu'il ordonne ; ce qui est mal est ce qui lui déplaît ! Je ne connais d'autres joies que les siennes, quelles qu'elles soient, d'autres chagrins que les siens.

Le ciel, c'est son sourire ; l'enfer, c'est son abandon.

Je suis bien plus morte par cette lettre écrite pour ainsi dire sous sa dictée, que je ne le serai lorsque vous m'aurez frappée, croyez-le.

— Taisez-vous, insensée ! interrompit le marquis, taisez-vous et ne blasphémez pas, car vous allez mourir !

— Eh ! je le sais bien ! répliqua Fiorina. Je ne le verrai plus, je ne penserai plus à lui ; c'est pourquoi je lui donne tout ce qui me reste.

— Et Dieu ?

— Dieu ! c'est lui qui me l'a envoyé, c'est lui qui m'a mis dans l'âme cette ardeur dévorante devant laquelle la mort qui m'attend n'est rien, entendez-vous ?

Vous allez me tuer ! vous êtes le maître de ma vie, mais ne m'enlevez pas la seule consolation qui me reste, laissez-moi le nommer encore en fermant les yeux !

Le marquis s'était levé, et, avec le plus grand sang froid, avec la main sûre et l'œil calme, il avait pris dans le tiroir de son bureau deux pistolets chargés jusqu'à la gueule. Il les amorça, les arma tous les deux et les plaça à sa portée ; puis il se recueillit quelques minutes et parla d'une voix moins sévère.

La marquise pleurait doucement, comme un enfant qu'on gronde et qui a peur.

— Vous avez mérité la mort, vous l'avez avoué tout à l'heure ; vous avez déshonoré mon nom, vous l'avez avoué aussi ; vous vous êtes soumise au châtiement, et le châtiement vous allez le subir.

Priez Dieu, je vous donne dix minutes ; repentez-vous, faites amend ; honorable, et vous obtiendrez peut-être miséricorde. Quant à moi, je ne vous pardonnerai jamais.

Fiorina fit un signe d'indifférence.

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

(A SUIVRE)

Hâtez-vous de profiter des immenses que nous donnons actuellement. Voyez la liste de nos primes.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuillets suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duc de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour (ces deux derniers sont maintenant en cours de publication) ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuillets ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

Le Capitaine Vatan — Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Les Meurtriers de l'Héritière — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duc de Kandos et Les Deux Duchesses.

Les prix que coûteraient actuellement ces feuillets en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuillets ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Les Drames de l'Argent — Le Testament Sanglant — Les Meurtriers de l'Héritière.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., EDITEURS,
Boîte 1986 ; 475 Rue Craig, Montréal.